PHILLIP M. MARGOLIN LA FILLE AU BIKINI JAUNE

Je ne dirai pas que le sexe n'y fut pour rien. C'était son corps, après tout, qui m'avait d'abord attiré. Je me souviens encore du Bikini. Il était jaune. Avec un bas minuscule aux deux parties reliées par une bande de plastique transparent qui laissait voir la peau bronzée de la hanche. Irrésistible. Mais tout de même, ce n'était pas le plus important.

L'ennui et la solitude y avaient aussi leur part. Ma femme venait de s'en aller après six années de mariage. Ma démission

© Phillip M. Margolin and HFA, 2002.

avait précipité la rupture définitive, mais je crois qu'elle serait partie même si j'étais resté dans ce cabinet. Cette question lui avait seulement fourni un prétexte commode.

La perte de Kathy avait sérieusement ébranlé ma confiance en moi-même. Recommencer à courir l'aventure me faisait peur et je n'avais pas un travail qui m'aurait distrait de mes problèmes personnels. Et on était en plein été. Je restais donc chez moi à traînasser, avec pour seule compagnie la télé et quelques livres de poche. Et c'est ainsi que tout a commencé.

Je ne l'ai pas vue emménager, car j'étais ce jour-là à Los Angeles pour un entretien d'embauche. Ma maison est bâtie sur une colline et domine de toute sa hauteur celles qui se trouvent de l'autre côté de la rue. La maison des Evans était inoccupée depuis un mois. Elle était petite, séparée de la chaussée par un joli carré de pelouse qu'une haie d'arbustes protégeait de tous les regards sauf du mien. Il est certain que le fait d'habiter une maison située en hauteur représente un réel avantage quand la voisine d'en face est une jeune et jolie fille habituée à prendre des bains de soleil dans un minuscule Bikini jaune.

J'étais devant ma fenêtre quand elle est sortie de chez elle. Elle semblait calme et sûre d'elle. Si elle m'avait vu, je ne crois pas que ça l'aurait gênée. Elle tenait une grande serviette de bain et un flacon d'huile à bronzer d'une main, et un magazine de l'autre. Elle a secoué plusieurs fois la serviette, d'un geste nonchalant, pour bien l'étaler. Puis elle s'est enduite d'huile à bronzer. Puis elle s'est allongée sur le dos en rejetant ses longs cheveux bruns en arrière, et a fermé les yeux. Elle semblait d'un calme impressionnant.

J'ai dû l'observer pendant une heure,

ce premier jour. J'allais de temps à autre faire un tour dans la maison, mais j'étais irrésistiblement ramené vers la fenêtre. Le moindre de ses gestes me troublait. Chaque fois qu'elle s'étirait, qu'elle se retournait, je sentais les battements de mon cœur s'accélérer. Je me rappelle encore, douloureusement, ma déception quand elle a fini par rentrer.

Le lendemain, je n'ai cessé d'aller et venir fébrilement devant la fenêtre du living-room. Je me souviens de l'excitation qui m'a saisi quand ma vigilance a été enfin récompensée. Au début, j'ai tenté d'imposer des limites à ce voyeurisme. Je quittais intentionnellement la maison dans l'après-midi, ou installais une chaise longue dans la cour arrière, d'où je ne pouvais pas la voir. (C'est ainsi que j'ai remarqué pour la première fois la Volkswagen grise garée sur la route qui passait derrière ma maison, mais sur le moment je ne

me suis pas posé de questions.) Puis j'ai renoncé à me discipliner, et ma surveillance quotidienne est devenue routine.

Si je me souviens précisément du premier jour où j'ai vu Irene, je ne sais plus très bien à quel moment je suis passé de la surveillance à la filature. Je sais que c'était une à deux semaines après qu'elle eut emménagé, mais c'est tout. Un brusque changement dans ses habitudes qui a piqué ma curiosité. J'avais pu, au cours de cette première période, me faire une idée assez précise de son emploi du temps. Elle le suivait avec une certaine régularité et j'avais acheté une puissante paire de jumelles.

Levée vers 11 heures (je la voyais par la fenêtre de la cuisine), elle prenait son bain de soleil de 3 à 5 heures de l'après-midi. Elle sortait rarement le soir et personne ne venait la voir. Elle allait de temps en temps faire des courses, mais même ces

sorties-là étaient régulières : le jeudi à 13 heures.

Puis, un mardi, elle est sortie de chez elle à 10 heures du matin. Je m'en suis aperçu par hasard, en passant de la chambre à la cuisine. Et le jeudi matin, même chose. Avec, chaque fois, un retour à midi. Au bout de quelques jours, j'ai vu qu'elle portait un grand carton à dessin de teinte rougeâtre. Kathy ayant elle-même suivi des cours de dessin pendant un an, j'avais tout de suite compris de quoi il s'agissait. Peut-être cette fille était-elle une étudiante ? Les cours d'été venaient sans doute de commencer. J'ai décidé d'en avoir le cœur net.

A ma première tentative pour la suivre, j'ai lamentablement échoué. Je l'ai épiée de ma fenêtre, caché derrière le rideau, jusqu'à ce qu'elle sorte. Puis je suis allé chercher ma voiture. Calmement, pour ne pas attirer son attention. Trop calmement.

Le temps de sortir la voiture du garage, elle n'était plus là.

La fois suivante, je m'y suis mieux pris. D'abord, j'ai laissé la voiture dehors, devant la maison. Puis je m'y suis installé pour attendre un quart d'heure à l'avance. Le reste n'a été qu'un jeu. Elle a pris la voie rapide jusqu'à la sortie Université et s'est garée au parking. J'ai trouvé une place un peu plus loin et j'ai attendu qu'elle sorte de sa voiture. Je portais un jean et une chemisette à carreaux. Voilà une dizaine d'années que j'ai quitté la fac, mais j'ai un visage assez poupin, et la pratique du handball me maintient en forme. En outre, je continue à porter les cheveux longs. Je ne crois pas que mon allure tranche particulièrement sur celle des autres étudiants.

Son cours se donnait au troisième étage d'un bâtiment ancien à la façade couverte de lierre. Je l'ai suivie d'assez loin pour ne pas attirer son attention. J'ai attendu de la voir franchir la porte, puis je suis entré à mon tour, je suis monté sans me presser, et j'ai jeté un coup d'œil dans la vaste salle de cours. Les étudiants étaient assis à des tables avec leur matériel de dessin devant eux. Irene discutait avec le professeur. C'était un jeune type qui, je l'ai appris par la suite, enseignait pour la première année. Il s'appelait Miles J. Bradford, était marié, père de deux enfants et spécialiste de l'art de la Renaissance.

En repartant, j'ai vu Brunelle pour la première fois. Un type tout en muscles, qui devait faire plus de deux mètres. Il avait visiblement passé la quarantaine, et sa présence détonnait dans cet endroit. Son visage, surtout, aux traits trop marqués, était celui d'un boxeur ou d'un docker plutôt que celui d'un étudiant. Il se tenait dans un renfoncement abritant une fontaine d'eau potable. C'était un peu à l'écart

dans le couloir conduisant à la salle où se trouvait Irene, et je suis certain que personne ne pouvait le voir en longeant ce corridor. Je ne l'aurais pas aperçu moimême s'il n'avait pas bougé au moment où je passais. Et si je l'avais remarqué, c'était uniquement parce qu'il était si différent des gens qu'on voyait là.

La pensée d'Irene ne me quittait plus, mais cette obsession s'était développée si progressivement que je n'en mesurais pas vraiment la gravité. Je m'étais mis à organiser mes journées autour d'elle. Quand elle sortait le soir, je ne pouvais pas m'endormir avant d'être certain qu'elle était rentrée sans encombre. Si elle ne venait pas à 3 heures de l'après-midi prendre son bain de soleil, je m'inquiétais pour sa santé.

Je tenais désormais un journal dans lequel je notais tout ce qu'elle faisait. J'éprouvais un sentiment de toute-puissance chaque fois que j'y mentionnais un nouveau détail de son existence. J'en étais venu à considérer Irene comme ma possession. Elle n'existait que pour mon bon plaisir. Je me sentais de plus en plus comme un marionnettiste invisible en train de tirer les ficelles de sa vie.

Je n'ai pas eu de mal à découvrir son nom. Elle possédait une voiture. Une Ford. J'ai relevé le numéro qui figurait sur ses plaques et j'ai appelé le service des Immatriculations. J'ai expliqué que j'avais embouti le pare-chocs d'une Ford portant ce numéro dans le parking d'un supermarché et n'avais pas eu le temps d'attendre le retour du propriétaire. Mais je tenais à le dédommager pour les dégâts que je lui avais causés, et j'avais besoin de connaître son nom et son adresse. La dame qui m'écoutait à l'autre bout du fil m'a dit combien elle trouvait formidable qu'il y ait encore un honnête homme à l'époque où nous vivions. Elle m'a appris que le véhicule appartenait à une certaine Irene White, locataire d'un appartement en ville. Je me suis habillé et j'ai pris ma voiture.

Ce n'était pas le nom d'Irene White qui figurait à côté de la sonnette de l'appartement 10f, mais celui d'Iris Wright. La résidence Balmoral comportait trois tours aux façades de vitre et d'aluminium dans un quartier récemment rénové. Je ne m'attendais pas à ce que le gardien se rappelle une personne en particulier parmi des centaines de locataires, mais il m'a étonné.

Arthur Levak était un gros homme jovial et d'apparence nette, qui parlait de ses locataires comme il aurait parlé de ses propres enfants. Je lui ai raconté mon histoire de supermarché et me suis étonné de ces noms différents.

« Faut pas que ça vous étonne, mon gars, a-t-il dit avec un petit rire. Le mystère s'explique de lui-même. C'est une actrice! »

- « Vous voulez dire? »
- « Eh oui, c'est son nom de scène. » Il a hoché la tête. « Personnellement, je ne vois pas la différence. Irene, Iris... » Il a haussé les épaules.

« Une actrice! Pas mariée, j'espère? »

Il a cligné de l'œil en me menaçant de son doigt tendu :

« Une fille adorable. Vous en avez de la chance, d'avoir embouti le pare-chocs d'une aussi jolie personne! »

Je lui ai demandé de me la décrire, et le portrait qu'il en a fait correspondait bien à la fille au Bikini jaune.

- « Veinard comme je le suis, je parierais qu'elle a déjà quelqu'un dans sa vie. »
- « Je ne le pense pas. Louis, le portier, dit qu'elle sort avec quelques types, mais plutôt âgés. Un jeune comme vous devrait avoir ses chances. »

On a bavardé un moment. Oui, elle habitait toujours à la résidence Balmoral, mais elle s'était récemment absentée. Sans doute pour des vacances. Non, elle n'était pas là depuis très longtemps. Il m'a proposé de laisser mon adresse.

Comme j'avais donné un faux nom et ne souhaitais pas donner une fausse adresse, je lui ai dit que je repasserais.

J'ai repris ma voiture et suis rentré chez moi. J'avais besoin de réfléchir, et largement de quoi le faire. Deux noms, je pouvais le concevoir, surtout pour une actrice. Mais pourquoi deux domiciles ? Plus j'y pensais, plus ça semblait incompréhensible.

La première fois qu'elle a découché, je me suis affolé. Elle avait pris son bain de soleil à 3 heures comme d'habitude, mais était rentrée plus tôt. A 6 heures, j'ai entendu démarrer sa voiture. J'avais appris à reconnaître le bruit du moteur et je laissais ouverte en permanence une petite fenêtre du living-room, afin d'être prévenu si elle partait à une heure inhabituelle.

Je suis resté debout jusqu'à l'aube, et elle n'est pas rentrée. Avait-elle emporté une valise ? Allait-elle s'absenter pour plusieurs jours ? Je me suis traité d'imbécile. J'aurais dû me douter, en la voyant partir aussi tôt, qu'il se passait quelque chose d'inhabituel!

Elle n'a pas reparu jusqu'au lendemain dans la matinée. Puis elle a cessé de prendre des bains de soleil le mardi et le jeudi. Et de temps à autre, elle disparaissait à nouveau pour la nuit. Il se passait décidément quelque chose. Un petit ami ? Mais pourquoi, alors, ne le voyais-je pas chez elle ? D'autres cours à la fac ? Mais la session d'été n'était pas terminée.

Et il y avait autre chose. Ou plutôt, quelqu'un d'autre. Il s'est bientôt avéré que ce quelqu'un venait se garer dans la rue qui passe en contrebas de chez moi. De là, on jouit d'un bon angle de vue sur la maison d'Irene, sans risquer de se faire remarquer, car on est en partie masqué par la haie d'arbustes.

C'était une Volkswagen. J'ai compris que le conducteur épiait Irene car il la suivait chaque fois qu'elle partait de chez elle. Je l'ai vérifié à deux reprises, en les suivant tous les deux. L'idée qu'Irene était peut-être en danger m'effrayait et m'excitait tout à la fois. C'était un mystère s'ajoutant à un mystère, et il y avait en plus la crainte de perdre ce qui était devenu le centre de mon existence.

Le lendemain du jour où j'ai eu la certitude que la Volkswagen suivait Irene, j'ai pris une décision. Il fallait que je sache qui était cette fille, et qui elle fréquentait. Que je complète la mosaïque de sa vie.

J'ai attendu devant mon garage de voir passer Irene, puis la Volkswagen, et je les ai suivis en maintenant une distance prudente entre la Volkswagen et moi. Je n'ai pas mis longtemps à comprendre où nous allions. J'ai pris un raccourci pour me garer dans une rue proche de la résidence Balmoral. Puis je suis entré par la porte de service et j'ai grimpé les dix étages à pied. J'étais à bout de forces en arrivant sur le palier d'Irene. Il y avait un réduit destiné au vide-ordures d'où l'on voyait bien l'entrée de l'appartement 10f. Je m'y suis glissé.

Il était 3 heures de l'après-midi quand Irene est sortie de l'ascenseur. Elle était magnifique, en pantalon et chemisier blancs, une écharpe bleue autour du cou, ses cheveux bruns dégringolant presque jusqu'à la taille. Je ne crois pas avoir jamais désiré une femme comme je l'ai désirée à cet instant.

Elle s'est arrêtée devant la porte de l'appartement, et a sonné. Il y avait quelqu'un à l'intérieur. Qui ? J'ai tendu le cou autant que je le pouvais, mais je n'ai pas vu la personne qui est venue lui ouvrir la porte.

Dix minutes se sont écoulées avant que je n'entende à nouveau les portes de l'ascenseur s'ouvrir. C'était l'homme que j'avais remarqué à la fac, non loin de la salle de cours d'Irene. L'homme à la Volkswagen. Il a filé rapidement dans le corridor et s'est arrêté devant la porte du 10f. Je l'ai vu qui tendait l'oreille pour écouter à l'intérieur, puis sortait de sa poche un trousseau de clés. Après avoir trouvé la bonne, il a ouvert en silence, très lentement. Il s'est retourné, une fois, pour jeter un coup d'œil dans ma direction, mais j'ai eu le temps de reculer et il ne m'a pas vu. Quand j'ai regardé à nouveau, la porte était fermée et il était à l'intérieur.

Après un long silence, j'ai entendu un cri de femme et les éclats de voix de deux hommes qui se disputaient. C'était très déroutant. Comment savoir ce qui se passait derrière cette porte fermée... Les bruits étaient étouffés, les paroles incompréhensibles. Il y a eu un choc violent. Je me le rappelle parfaitement. Mais à quel moment précis, je ne saurais le dire. Puis le silence est revenu.

J'ai honte à l'avouer, mais j'ai d'abord pensé à ma propre sécurité. Paralysé par la peur, tremblant de tous mes membres et inondé de sueur, j'étais incapable de sortir de ce réduit obscur. Que faire ? Irene était menacée. Renoncer à l'anonymat, c'était me mettre en danger moi-même. La tête me tournait, je ne savais plus où j'étais, déchiré entre la peur et le désir de lui porter secours.

Au bout d'un moment, j'ai pu respirer à nouveau normalement et je me suis un peu détendu. J'ai rouvert la porte du réduit pour regarder dans le couloir. Personne en vue. Je suis allé jusqu'à la porte du 10f. Il n'y avait plus le moindre bruit à l'intérieur. J'ai poussé la porte. Elle s'est ouverte sur un living-room au décor moderne. Acier poli et bois naturel. Un peu de plastique. Et personne. Un petit corridor partait sur la gauche. J'ai refermé la porte d'entrée et m'y suis engagé sur la pointe des pieds. Personne dans la cuisine. Ni dans la salle de bains. Une porte était grande ouverte au fond du corridor. l'avais la gorge sèche. Mon cœur battait à se rompre. Aucun bruit ne venait de cette pièce. De l'endroit où je m'étais arrêté, j'apercevais une fenêtre ouverte et un rideau qu'un vent léger soulevait. Je suis entré.

L'homme à la Volkswagen gisait sur le dos près du lit. Il avait le crâne fracassé et j'ai vu à côté le presse-papiers dont on s'était servi. J'ai senti mon estomac se soulever et j'ai porté la main à ma bouche. Puis j'ai détourné les yeux et j'ai pris une profonde inspiration.

Ce malaise surmonté, j'ai regardé l'autre corps. Je me souviens très bien de ce que j'ai ressenti en découvrant que c'était celui d'Irene. Tout s'est mis à flotter autour de moi, je n'étais plus dans la réalité. Je m'étais remis à trembler et je n'avais plus de force. Mais notre corps nous protège dans des moments comme celui-ci. L'adrénaline nous met dans un état second qui nous permet de fonctionner.

Je me revois accroupi près du corps. Sa tête avait heurté la table de chevet. Son chemisier blanc immaculé était éclaboussé de rouge. Je crois que je me suis mis à pleurer.

Dans cet état second, je me suis approché de l'autre mort. Il avait un portefeuille et des clés. Je les ai fourrés dans ma poche. Les empreintes! J'ai eu un moment de panique. Puis j'ai pris mon mouchoir et j'ai soigneusement essuyé la poignée de la porte. Et la porte d'entrée à l'endroit où je l'avais touchée. Puis je suis sorti.

Je ne me sentais pas en état de conduire, mais je craignais encore plus de rester dans les parages de l'immeuble. J'ai trouvé un petit bar à quelques rues de là. J'ai commandé un alcool fort et suis allé m'asseoir au fond de la salle pour réfléchir.

Le portefeuille appartenait à Floyd Brunelle, de l'Agence d'Investigations Brunelle. D'après l'adresse figurant sur les cartes de visite, l'agence avait son siège dans un quartier d'affaires huppé. A part cela, le portefeuille ne contenait rien de très intéressant. Quelques cartes de crédit, la photographie d'une jeune femme prise plusieurs années auparavant à en juger par ses couleurs fanées, et un bout de papier portant plusieurs numéros de téléphone, dont l'importance ne devait m'apparaître que plus tard.

Après avoir retrouvé mon calme et

remis un peu d'ordre dans mes idées, je suis arrivé à un certain nombre de conclusions. D'abord, je venais de m'impliquer moi-même dans un double meurtre en m'emparant de ces clés et de ce portefeuille.

Ensuite, il n'y avait aucun moyen de rapporter ces objets à l'appartement. Les policiers pouvaient déjà s'y trouver. Et je me savais de toute façon incapable de retourner dans cette chambre où gisaient deux cadavres.

Il n'était pas question non plus de me présenter à la police. Ce serait faire de moi le suspect numéro un. J'ai essayé d'analyser mon comportement du point de vue des policiers. Je m'étais conduit comme un malade. Epiant une jolie fille avec des jumelles. La suivant. La guettant jusque dans son immeuble, caché dans un réduit à ordures. Tous mes actes me désignaient comme un obsédé sexuel. Je n'avais plus qu'une chose à faire. Je suis rentré chez moi et j'ai mis la voiture au garage. Il était 4 heures et demie. J'ai traversé la rue et me suis glissé de l'autre côté de la haie d'arbustes qui entourait la maison d'Irene. La porte arrière n'était pas fermée.

C'était la première fois que j'entrais chez elle, et pourtant le décor m'était familier. J'en avais aperçu de petites parties avec mes jumelles, et j'ai été saisi par l'impression de déjà-vu * qui se dégageait de l'ensemble. Le mobilier était simple, mais de bon goût. Il contrastait avec la décoration très « jet-set » de l'appartement de la résidence Balmoral. Il y avait quelques toiles aux murs. Certaines étaient signées I.W. Des marines et des paysages. Rien de transcendant.

Quelques livres étaient rangés sur des étagères. De ceux qu'on étudie à l'univer-• En français dans le texte. sité. Et quelques best-sellers. Un filet en macramé décorait le mur au-dessus de la cheminée.

J'ai hésité avant d'aller dans sa chambre. Je ne peux pas expliquer ce que je ressentais à l'idée d'y pénétrer. Je m'étais imaginé tant de fois en train de faire l'amour avec Irene. J'avais tant de fois rêvé qu'elle m'invitait dans cette chambre. Et voici que j'étais là, et qu'elle était morte.

J'ai trouvé les photos et la liste sous des pull-overs dans le tiroir du bas de la commode. La liste figurait sur une feuille de papier ligné jaune. Elle comportait cinq noms et cinq adresses suivis chaque fois d'un chiffre en dollars. Aucun de ces noms ne m'était connu.

Les photos, c'était autre chose. J'ai ressenti en les voyant un choc presque aussi violent que celui que m'avait donné la vue du cadavre d'Irene. Elle était, sur ces images, on ne peut plus vivante. On distinguait mal son visage, mais J'avais assez vu son corps pour le reconnaître. Elle était photographiée dans toutes sortes de positions avec cinq partenaires différents. Les visages de ces hommes étaient bien visibles. J'ai emporté la liste et les photos. Je ne voulais pas que d'autres que moi les voient. La voient ainsi.

J'ai jeté un coup d'œil à ma montre. Presque 6 heures. C'était le moment où, en ville, les bureaux étaient déserts mais l'accès aux immeubles encore libre pour les équipes de nettoyage. Je me suis garé à quelques rues de l'immeuble qui abritait le bureau de Brunelle. C'était un bloc de quatorze étages, à la façade rutilante. J'ai pris l'ascenseur. Les gardiens n'ont pas eu un regard pour moi.

Comme il y avait encore quelqu'un à l'intérieur, j'ai attendu dans la cage d'escalier. A 6 heures et demie, un jeune homme aux gestes vifs et efficaces a éteint les lumières et fermé la porte à clé. J'ai laissé passer quelques minutes, puis j'ai ouvert avec les clés que j'avais prises sur le cadavre de Brunelle.

Le bureau ne correspondait pas à l'idée que je m'étais faite d'une agence de détectives privés. Au lieu de la pièce minable encombrée d'un vieux bureau en chêne et d'un fauteuil pivotant à laquelle je m'attendais, j'ai trouvé un petit hall d'accueil et une machine à écrire électrique I.B.M. Brunelle avait fait de bonnes affaires.

La fouille m'a pris un certain temps. Il n'y avait rien dans les armoires à dossiers et j'ai inspecté en vain le contenu des tiroirs du bureau. Puis j'ai remarqué le coffre-fort dans un angle de la pièce, et j'ai pensé au papier qui se trouvait dans le portefeuille de Brunelle.

Il n'y avait que ce dossier dans le coffrefort. Il ne portait pas d'étiquette. Et ne contenait qu'une liste de noms et le relevé de tous les déplacements d'Irene au cours des deux derniers mois. J'ai comparé la liste de noms à celle que j'avais découverte dans la chambre d'Irene. Celle de Brunelle comportait un nom de plus. Il ne m'a pas fallu trente secondes pour me rappeler qui était ce Miles J. Bradford.

* * *

C'est Arthur Levak qui a découvert les corps le lendemain à midi. Les policiers ont mis une journée à découvrir l'identité de Brunelle. Sa femme les a appelés après avoir vu sa photo dans un journal du soir. D'après la version officielle, Brunelle, engagé par l'épouse d'un mari adultère, avait surpris Irene et son amant. Le mari avait tué Brunelle et Irene, l'unique témoin, avant de prendre la fuite. Sans doute pendant que j'étais caché dans le local du vide-ordures.

J'avais ma propre théorie, et elle me rendait malade. Le problème étant qu'il me fallait trouver de quoi l'étayer, ou la détruire. Il n'était pas question de révéler mon rôle dans cette suite d'événements tant que je ne pourrais pas désigner l'assassin. J'ai rassemblé tout mon courage et j'ai composé le numéro de Harvey Karch, premier de la liste. Il était à son bureau.

« M. Karch? »

- « Lui-même. »
- « Irene White est morte et j'ai les photos. »

Un silence, puis:

- « Je ne sais pas qui est Irene White. »
- « Vous l'avez peut-être connue sous un autre nom. Mais ça ne change rien au fait que j'ai les photos. »
 - « Je vois. Combien voulez-vous? »
- « Pas un penny, M. Karch. Je veux simplement des informations. Avez-vous été l'objet d'un chantage ? »
 - « Oui. »
 - « Avez-vous lu les journaux, ce matin? »
 - « Oui. »
- « C'était bien cette fille qui vous faisait chanter ? »

Il a mis un moment à répondre :

- « Je crois que je n'ai pas envie de poursuivre cette conversation. »
- « Je crois que vous n'avez pas le choix, M. Karch. Ou bien vous acceptez de me

parler, ou bien vous devrez plus tard parler aux policiers. Vous faites un excellent suspect, et même si vous parveniez à vous disculper, votre carrière serait définitivement compromise. »

« Bon. Il s'agissait bien de cette fille. Je pense que c'était une habituée de la chose. Il y a un an, ma femme et moi étions tout près de divorcer. Je l'ai rencontrée dans un bar. Nous avons passé la nuit à son appartement. Une semaine plus tard, elle m'a appelé chez moi. Dix mille dollars en une seule fois pour les photos et les négatifs, et la promesse que je n'en entendrais plus parler. J'ai payé. Elle m'a remis les documents. Je n'ai plus entendu parler d'elle. »

- « Merci, M. Karch. La photo sera au courrier demain. Une dernière chose : où ces clichés ont-ils été pris ? »
- « C'était un appartement dans une résidence... Le... attendez, ça va me reve-

nir. La résidence Balmoral. Mais vous m'avez parlé d'Irene White. C'est ce qui m'a fait hésiter. Je l'ai connue sous le nom d'Eileen Stewart. »

Avec les quatre autres, j'ai eu droit à la même histoire. Un règlement en une seule fois, et chaque fois un nom différent. Il ne me restait plus que Miles J. Bradford, le seul dont il n'y avait pas de photo et le seul dont le nom se trouvait sur la liste de Brunelle et pas sur celle d'Irene. C'était forcément lui l'assassin. Sa femme avait dû se douter qu'il la trompait, et avait chargé Brunelle de le suivre. Brunelle avait fait irruption dans l'appartement et Bradford les avait tués tous les deux. Mais comment le prouver?

J'ai mis un certain temps à concevoir un plan. Il me fallait une preuve que Bradford était le coupable. Quelque chose de solide, que je pourrais présenter à la police. J'avais également besoin de quelqu'un pour corroborer mon explication. Quelqu'un qui puisse témoigner en ma faveur. Si ça marchait, j'aurais les deux.

* * *

« M. Levak, vous vous souvenez de moi? »

Levak m'a examiné pendant quelques secondes sous ses sourcils broussailleux. Puis il a souri :

« Le type du pare-chocs, n'est-ce pas ? Je n'oublie jamais un visage. »

Le sourire a fait place à une expression attristée :

« Quelle horreur ! Vous avez appris ce qui est arrivé à cette fille magnifique ? Quelle tragédie ! »

Il a secoué la tête. Son chagrin semblait vraiment sincère. J'ai pris ma décision. Je lui ferais confiance. Je n'avais pas le choix, à vrai dire.

« M. Levak, puis-je entrer ? Il faut que je vous parle. C'est important. »

Il a eu l'air de se rendre compte, tout à coup, qu'il m'avait laissé sur le pas de sa porte.

« Entrez, entrez donc! Asseyez-vous! Je

peux vous offrir une tasse de thé? »

« Non, merci. »

Je me suis laissé choir sur un vieux canapé vert qui s'est enfoncé sous mon poids. Cet appartement était celui d'un célibataire. D'un célibataire endurci.

« M. Levak, je crois pouvoir vous faire confiance. J'ai de graves ennuis et vous êtes la seule personne susceptible de m'aider. »

« Moi ? Que puis-je faire ? »

« Je ne vous ai pas dit la vérité la première fois que je suis venu vous voir, au sujet d'Irene. »

« Ah, bon? »

« M. Levak, je sais qui a tué Irene et l'homme dont on a trouvé le corps auprès du sien. Je... j'étais dans le local du videordures, dans le couloir, au moment où on l'a tuée. »

« Donc, vous avez vu le meurtrier quand il est ressorti de l'appartement ? » Je lui ai dit qu'il n'en était rien, et lui ai tout raconté de cette sordide affaire. Il m'a écouté avec beaucoup d'attention, de sympathie même, avec de temps à autre de petits claquements de langue.

« Voilà pourquoi je pense que Bradford a tué Irene et Brunelle. Je suis certain qu'elle voulait faire de lui sa prochaine victime. C'est pour cette raison, sans doute, qu'elle s'était inscrite à son cours de dessin. »

Levak s'est laissé retomber contre le dossier de son fauteuil :

« Stupéfiant ! Chantage, assassinat... on se croirait à la télévision! Mais que pourrions-nous faire pour vous tirer de ce mauvais pas ? »

« Nous pouvons prouver que c'est Bradford le coupable. Quand Irene est arrivée à l'appartement, le jour de sa mort, quelqu'un, son assassin, lui a ouvert. Ce qui signifie que l'assassin possède une clé du 10f. « Voilà donc ce que je propose. Nous appelons Bradford du 10f pour lui dire que nous savons qui a tué. Et que nous voulons le voir. Puis nous attendons dans l'appartement après avoir fermé la porte à clé. S'il l'ouvre, nous tenons notre homme, et la clé comme preuve. »

Levak s'est levé et m'a posé une main sur l'épaule :

« Vous êtes un type courageux, et je vais vous aider. Je crois qu'il vaut mieux qu'on ne nous voie pas ensemble. Je passerai le premier pour m'assurer qu'il n'y a pas de flics qui traînent dans le coin. Suivezmoi. »

J'ai attendu cinq minutes, puis je suis monté à l'appartement. Il n'y avait pas de policier en vue et la porte était ouverte. Levak attendait dans la chambre.

- « Ça me fait froid dans le dos, d'être ici », ai-je dit.
 - « Une si gentille fille... Quel choc vous

avez dû avoir en la voyant comme ça! »

J'ai revu la scène, et j'ai frissonné.

- « Je me demande où il se cachait ? », me suis-je demandé tout haut.
 - « Qui?»
- « Le complice d'Irene. Je viens de me rendre compte qu'Irene avait forcément quelqu'un pour l'aider. Comment auraitelle fait ces photos, sinon ? Il était peutêtre dans la penderie ? »

Je suis allé jusqu'à la penderie, et me suis retourné vers le lit.

« Non. Il ne pouvait pas être là, ce n'est pas du tout le bon angle. On voit les hommes de face sur toutes ces photos. Ce qui signifie que l'appareil devait se trouver au-dessus de la tête de lit, ou... »

Il y avait un petit raccord de peinture sur le mur, juste au-dessus de la tête de lit.

- « Vous avez trouvé quelque chose ? », a demandé Levak.
 - « Regardez, M. Levak. Il y avait un trou,

là. Le complice d'Irene avait sans doute loué l'appartement mitoyen. Il avait fait ce trou et s'en servait pour prendre ses photos. »

« A travers un trou dans le mur ? Voilà qui semble difficile à croire. Vous n'auriez pas l'une de ces photos, pour qu'on vérifie ? »

« Non. Elles sont chez moi. Mais je suis certain de ne pas me tromper. Quand nous saurons qui était le locataire de cet autre appartement, nous tiendrons le complice d'Irene – et il se peut, même, qu'il ait photographié l'assassin! »

« Et la liste de noms ? Elle est chez vous, aussi, avec les photos ? »

« Oui. Dites-moi, M. Levak, qui est le locataire de l'appartement voisin ? »

« Il n'y en a pas. Cet appartement est resté vacant depuis le départ des Foster, en juin dernier. »

« Vacant... C'est donc que le complice

d'Irene s'y est introduit la nuit précédente, ou pendant la journée. Allons-y, nous y trouverons peut-être quelque chose. »

« Il n'y a rien à trouver. J'ai déjà tout nettoyé. »

« Après le départ des Foster ? »

« Après les meurtres. Avant de reboucher le trou dans le mur. »

C'est alors que j'ai vu l'automatique dans la main de Levak. Et qu'une phrase de Karch m'est revenue en mémoire. Il avait eu une aventure un an plus tôt avec une certaine Eileen Stewart et avait passé une nuit avec elle dans son appartement de la résidence Balmoral. Lors de ma première rencontre avec Levak, celui-ci m'avait dit qu'Irene n'habitait pas depuis longtemps à la résidence. Il avait donc menti. Et je comprenais maintenant pourquoi.

« M. Bradford n'est jamais venu ici, a-t-il dit en braquant l'arme sur moi. Mais moi, j'y étais. On s'était préparés à le recevoir, mais M. Brunelle a tout fait rater. Vous vous êtes trompé en pensant que Brunelle était venu pour surprendre un mari adultère. C'était lui, le mari adultère. Et on l'avait fait payer comme les autres. On se croyait débarrassés de lui, mais il est revenu pour savoir par qui il s'était fait avoir. »

« J'étais venu retrouver Irene en prévision d'une séance de photos avec M. Bradford quand Brunelle a fait irruption. Il a frappé Irene et elle est tombée contre la table de chevet. Comme elle avait la tête en sang et ne bougeait plus, il s'est agenouillé pour l'examiner, et je lui ai brisé le crâne avec le presse-papiers. Irene était déjà morte. Et maintenant, il va falloir que je vous tue. »

J'ai cueilli d'un geste la lourde lampe de chevet. Elle a frappé le poignet de Levak et la balle n'a fait que m'effleurer le bras. Je me suis jeté sur lui, il a perdu

l'équilibre et on est tombés tous les deux contre le mur. La violence du choc lui avait coupé le souffle, mais il continuait à lutter. Le revolver était tombé en même temps que nous et je m'efforçais de l'attraper de la main droite. De la gauche, il tentait de m'enfoncer deux doigts dans les yeux. Je l'ai repoussé d'un coup de poing et ma main a atteint la crosse du revolver. J'ai ramassé l'arme pour m'en servir comme d'une matraque. Mais il a bloqué le mouvement de mon bras et sa main a heurté la détente. Il y a eu une déflagration et M. Levak est resté bouche bée de stupéfaction.

Le mystère du triple meurtre de la résidence Balmoral n'a jamais été élucidé. J'ai renvoyé leurs photos aux hommes qui figuraient sur la liste et j'ai détruit ce que je n'ai pas renvoyé. J'ai eu une frayeur le jour où des policiers sont venus chez moi pour me poser des questions au sujet de ma voisine, mais ils cherchaient des pistes, rien de plus.

L'automne est arrivé, et ma chance a tourné. J'ai trouvé un poste à San Diego, j'ai quitté ma maison et les souvenirs qui s'y rattachaient. Avant de partir, j'ai donné mes jumelles à un ami. Je ne crois pas que j'aurai de sitôt l'envie d'en acheter d'autres.

Du même auteur dans la collection Spécial Suspense (Albin Michel) :

LA ROSE NOIRE

Aucune trace de violence. Juste une rose noire à côté d'un billet épinglé sur l'oreiller : « Disparue... Oubliée ? » Et quelques jours plus tard, un corps de femme – ou ce qu'il en reste...

Salué aux Etats-Unis comme l'un des meilleurs thrillers de l'année, ce « Docteur Jekill et Mr Hyde » moderne vous soumettra aux tortures raffinées de l'angoisse avant de vous plonger au plus profond et au plus noir de la nuit.

LES HEURES NOIRES

Abbie est procureur et accusée de meurtre. A son tour de vivre l'angoisse des heures noires qui précèdent le jugement, et peut-être la condamnation à mort...

Une magistrale partie d'échecs, palpitante jusqu'au coup final où Margolin rivalise d'audace et de virtuosité avec les maîtres du thriller juridique américain que sont John Grisham et Scott Turow.